



Thorez, lecteur inattendu

MAURICE THOREZ a laissé le souvenir très lointain d'un dirigeant communiste au temps de la splendeur électorale du PCF. Les historiens et les soviétologues ont établi sa pleine connivence avec l'Union soviétique, et partant, sa complète cécité sur les méfaits et les crimes du grand frère soviétique.

Reste qu'en ouvrant son *Journal*, fort volume couvrant les années 1952-1964, on tombe sur cette notation : «Après une interruption d'un mois, due à la campagne électorale, je me remets à l'étude du latin avec le *De rerum natura* de Lucrèce.» Comment ne pas ouvrir d'urgence le volume d'un homme politique alternant meetings, discours et versions latines ? Il doit bien receler quelques trésors.

On découvre donc cet ouvrage, qui ressortit plutôt à des carnets où l'auteur consigne ses journées, et qui a été commencé à des fins de rééducation - physique pas idéologique, que le lecteur se rassure. Une hémiplegie l'avait contraint à cette discipline. Jusqu'alors l'ambition de Thorez s'était limitée à la rédaction d'allocutions devant ses concitoyens d'Ivry ou à celle de *Fils du Peuple*, Mémoires rédigés avec l'aide d'un normalien communiste sachant écrire, et ayant remporté, un vif succès dans le bloc soviétique, comme le reste de son œuvre : «14 mars 1960 : je si-

gne 120 volumes en langue tchèque d'un choix de mes discours et articles (2 tomes).» Fils du peuple, Thorez l'est à bien des égards. Il écrit : «Je vais au dentiste» et appelle la mère de sa femme «mémère», est-ce assez gentil ? Le bonhomme est friand de la cuisine de Mme Thorez, qu'on n'ose qualifier de bourgeoise : «17 avril 1960. Jeannette nous prépare l'agneau pascal ; et le soir un pot-au-feu.» Et que dire de sa fierté quand celle-ci est à l'honneur dans *Paris-Press* en robe du soir.



LA CHRONIQUE
d'Etienne
de Montety

Mais foin d'ironie, ce qui frappe, c'est l'inépuisable appétit intellectuel de l'ancien mineur : rien ne lui échappe, les essais plus ou moins périssables des camarades sur Marx, Babeuf ou le Vietnam, les revues éditées par le Parti : quelle abnégation ! Il peut bien sûr se consoler avec les beaux vers de son ami Aragon : «Je vous salue ma France aux yeux de tourterelle» ou avec *La Semaine sainte*, «où, note-t-il, se trouvent posés les drames de la conscience de la fidélité en une période de grands bouleversements». Il ne néglige pas non plus les auteurs contemporains, plus ou moins liés

au Parti : Elsa Triolet bien sûr mais aussi Vercors, Vailland, Merle, Chabrol, Daix. À l'époque le Parti attirait même des écrivains talentueux. Au final, pas loin d'un livre lu par jour, au milieu des autres activités militantes, des réceptions et des voyages officiels.

Ce qui frappe, c'est que le vieil internationaliste, qui lit Lénine dans le texte, et écrit volontiers en cyrillique pour ne pas perdre la main, éprouve le besoin de retrouver les racines de son pays. Il commente Diderot, Courier, Hugo et Stendhal : *Le Rouge et le Noir* : «Je n'aime pas ce livre qui est la glorification de l'égoïsme.»

On ne s'étonnera donc pas de sa lecture assidue du cardinal de Retz, dont il tire maintes maximes de philosophie politique : «La qualité la plus souvent et la plus indispensablement praticable (d'un bon chef de parti) (sic) est de supprimer en beaucoup d'occasions et de cacher en toutes, les soupçons les plus légitimes.» Un communiste s'instruisant chez l'archevêque de Paris ne saurait être complètement mauvais... ■



JOURNAL
De Maurice Thorez,
Fayard,
781 p., 34 €.